

41

Carlton

THÉATRE

RÉvolutionnaire.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

08



LIBRARY

LIBRARY

L'INSTITUTEUR
OU
LE PATRIOTE A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR HENRI PRADEL, H^e. de Loi, Membre de
la Société des Amis de la liberté et de l'égalité, séante
aux Jacobins, rue Saint-Honoré, à Paris.

Libre du joug des Grands, des Prêtres et des Rois,
Que le Peuple Français n'adore que les lois.

ACT. III, SC. IX.

Prix, 25 sous.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Se trouve A PARIS,

Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du
Théâtre-Français, n^o. 4.

A MONTPELLIER,

Chez la veuve GONTIER, libraire, à la Loge,
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1793.

AN II DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A V I S.

*D'APRÈS la loi, tout Ouvrage dramatique
étant la propriété de l'Auteur, personne ne
peut le représenter sans son consentement
formel. Ainsi, les directeurs des Théâtres de
la République sont invités, s'ils veulent faire
jouer cette Pièce, de m'adresser leurs lettres
chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle
Social, rue du Théâtre-Français, n°. 4,
à Paris.*

P R A D E L.

P R É F A C E.

J. J. ROUSSEAU a fait un superbe Roman sur les amours d'un Instituteur : j'ai cru pouvoir composer sur le même sujet une Comédie, qui, peut-être, ne déplaira pas au Public. Je dois cependant l'idée de ma pièce moins à l'ouvrage du philosophe de Genève, qu'à certaines aventures qui me sont particulièrement connues. Je me dispenserai d'entrer là-dessus dans aucun détail. En effet, pourvu qu'un poème dramatique réunisse à la vraisemblance et à l'intérêt, la fermeté du style et le charme des vers, qu'importe qu'il ait pour base la vérité, ou la fiction, fruit de l'imagination du poète ?

C'est au sein des plus violens orages et au fort de la tourmente révolutionnaire, que je fais hommage aux bons citoyens de ce Drame, tel que je l'ai composé en 1791, à quelques légers changemens près. J'espère néanmoins qu'ils le trouveront à l'ordre du jour.

Le titre seul de l'ouvrage annonce d'abord que le haut comique doit y dominer. Y chercher le ton des *Plaideurs* ou des *Précieuses ridicules*, seroit, à mon avis, blesser étrangement le goût, et ignorer que le fond de chaque sujet détermine la couleur et la ma-

nière de son exécution. Pour faire mieux ressortir cette vérité qu'on sent aisément, je citerai l'autorité de Voltaire, qui est sans doute d'un grand poids dans ces sortes de matières.

» Il y a beaucoup de très-bonnes pièces, dit-il, où il ne règne que de la gaieté; d'autres sérieuses; d'autres mélangées; d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre; et si l'on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois: *Celui qui est le mieux traité.* » MM. les directeurs des deux principaux Théâtres de Paris ne doivent pas être du sentiment de Voltaire; car ils ont rejeté cet ouvrage sous le prétexte ridicule qu'il manque de comique. Cependant ils jouent par fois *l'Honnête Criminel*, *le Père de Famille*, *Nanine*, etc., et ils font bien, puisque ces pièces, quoique peu comiques, ont reçu le sceau de l'approbation publique. Au reste, sous les autres rapports, ils ont fait l'éloge de cette Comédie, ce qui n'est pas beaucoup dire en sa faveur, j'en conviens. J'ose espérer pourtant que le véritable motif qui a déterminé M^s. les directeurs à ne pas la représenter, portera le public à l'accueillir avec bonté et indulgence. Son titre seul l'a fait proscrire par quelques his-

trions trop corrompus pour être patriotes. Comme il n'y a pas de règle sans exception , je ne serois pas surpris que cet ouvrage patriotique , une fois connu par l'impression , fût joué dans les Départemens , et peut-être même à Paris. Je ne me suis décidé à le faire imprimer , que d'après l'avis de gens de lettres distingués. Puissé-je parvenir au but que je me suis proposé ; j'ai voulu , en faisant retentir sur les théâtres , dont on connoît la grande influence sur les mœurs , les mâles accens du vrai patriotisme , nourrir et fortifier dans les bons citoyens l'amour de la liberté , et faire passer dans les ames indifférentes quelques étincelles de son feu sacré qui pénètre et dévore mon cœur. Je sais que les aristocrates et quelques histrions égoïstes cherchent à accréditer le préjugé qu'une pièce purement patriotique ne sera jamais goûtée. Si je n'étois persuadé qu'une telle opinion doit nécessairement révolter tout bon citoyen , je citerois , pour la réfuter , une lettre consignée dans les petites affiches de Paris , le 4 décembre 1792 , lettre qui fait honneur au goût et aux talens du rédacteur , et qui suppose en lui un fond de patriotisme.

En voilà sans doute assez sur cette pièce dramatique. J'aurois bien des choses à dire

sur notre situation politique , et sur les causes des dangers sans cesse renaissans , où la patrie est exposée ; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des développemens qui nous meneroient trop loin. Je me contenterai seulement d'observer que les principales causes de nos maux sont dans l'impunité vraiment scandaleuse dont jouissent les conspirateurs et les traîtres , qui sont sans nombre ; dans la répugnance de la Convention à adopter des mesures vigoureuses et révolutionnaires ; dans les ménagemens qu'elle garde envers les ci-devant nobles , qu'elle devroit priver , pendant 10 ans au moins , de l'exercice de leurs droits politiques. Il ne faudroit pas en excepter un seul , parce que les exceptions tuent la règle. Je sais que parmi les ci-devant privilégiés , on en trouveroit peut-être une vingtaine de francs républicains : mais s'ils sont tels , ils applaudiront à un pareil décret , vu les avantages incalculables qui doivent en résulter pour la République. La division qui règne dans l'Assemblée conventionnelle est aussi une des sources les plus fécondes de nos calamités : division fatale qui fait sourire nos ennemis , paralyse l'assemblée elle-même , et partage la république en deux partis *réels* , qui finiront peut-être par déchirer de leurs

mais les entrailles de la patrie, de cette chère patrie que je porte dans mon cœur avec la même sollicitude qu'une mère tendre porte dans son sein le fruit de ses amours. O vous , à qui la France a confié le soin de sa gloire et de ses destinées , Mandataires du Peuple , si la soif de dominer , si l'orgueil de tenir dans vos mains le sceptre de l'opinion occasionne seul vos débats , ah ! je vous conjure de les ajourner , à l'exemple des Romains , jusqu'à ce que nos ennemis nombreux soient vaincus et anéantis. Songez que la liberté est en péril , et que vous devez sauver la Patrie , avant de vous disputer ses faveurs. Au reste , si la réunion de l'Assemblée , qu'appellent les vœux de tous les Patriotes , ne s'opère point , mon parti est pris : je m'enrôle sous la bannière des Députés qui ont combattu le décret sur la garde départementale , voté la mort du tyran sans appel et sans sursis , provoqué l'établissement , et hâté l'organisation du tribunal révolutionnaire. Je reconnois à ces traits et à une foule d'autres , les vrais amis du peuple et les francs républicains. Aussi je déclare hautement que je tiens à la *Montagne* , à cette montagne politique , qui restera sans doute aussi immuable dans ses bons principes , que les montagnes de la nature sont inébranlables sur leurs fondemens éternels.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE **.

LE MARQUIS DE **, fils aîné de la Marquise.

SOPHIE, fille de la Marquise.

L'ABBÉ D'YGEU, Curateur.

DORVAL, Instituteur.

LE COMTE DE RÉNTUNE.

LE BARON DE MASCARILLE.

DE RINAS, vieux Robin.

PLEBSAME.

MARINETTE, suivante.

FRONTIN, laquais.

La Scène est à Montpellier, dans l'Hôtel de la

MARQUISE DE **.

L'INSTITUTEUR,
OU
LE PATRIOTE A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, MARINETTE.

MARINETTE.

NON, je n'aprouve point vos injustes alarmes :
Vous vous défiez trop du pouvoir de vos charmes.

SOPHIE.

Qui te dit que Dorval un jour puisse changer.
Avoir un tel soupçon ? ce seroit l'outrager.

MARINETTE.

Quel est donc le sujet qui cause cette crainte ;
Doat je vois que votre ame en secret est atteinte ?
Car enfin dans ces lieux , ce sage Instituteur ,
Depuis plus de cinq ans , est en très-bonne odeur.

A

L'INSTITUTEUR,

Si votre frère ainé, dans ce moment critique,
 Sans se perdre à la cour sert la chose publique,
 De sa gloire, à bon droit, qu'ici nous admirons,
 Sans doute votre amant reçoit quelques rayons;
 Car lui-même a formé son esprit et son ame.
 Une douce amitié tous les deux les enflamme.
 Cet accord est un signe heureux pour votre amour:
 On doit tout attendre; et peut-être qu'un jour,
 Les liens de l'hymen formés par votre frère,
 Oui.....

SOPHIE.

Je ne verrois là rien d'extraordinaire.
 Je ne tenterois point d'en faire un confident:
 Mais enfin son ami peut être mon amant.

MARINETTE.

Il élève à présent le dernier de vos frères;
 Ses rapides progrès, ses précoces lumières
 Ne font que réhausser la réputation
 Dont son instituteur jouit dans la maison.
 Si l'on vante l'esprit de cet habile maître,
 On l'estime sur-tout quand on sait le connoître.
 Madame la Marquise en fait le plus grand cas.
 D'où vient donc ce chagrin que je ne conçois pas?

SOPHIE.

De ton étonnement j'aurois lieu de me plaindre:
 L'amour a-t-il jamais existé sans rien craindre?
 Tu connois le passé, Marinette; dis-moi
 Si mon œil peut fixer l'avenir sans effroi.
 Depuis trois ans entiers une flamme chérie
 Consumoit par degrés le flambeau de ma vie;

C O M É D I E:

Et quoique tous les jours je visse mon vainqueur,
Je gardois ce secret dans le fond de mon cœur.
L'orgueil de la naissance et le rang de mes pères,
Opposoient à mes feux d'invincibles barrières.
Dorval, qui respectoit ces préjugés affreux,
Sur mes faibles appas n'osoit lever les yeux.
S'il me fixoit (il eut rarement ce courage),
Une rougeur soudaine animoit son visage.
Que de fois mon devoir, la peur de me trahir,
En déchirant mon cœur, m'ont contrainte à le fuir !
A la fin j'ai rompu ce pénible silence,
Depuis ces jours de gloire où l'on a vu la France
A la voix du sénat briser ses fers honteux :
Et Dorval, dans ce temps si propice à mes vœux,
Me jura mille fois une amour éternelle.
Mais bientôt, sans cesser pourtant d'être fidèle,
Il me fait éprouver de nouvelles douleurs,
Plus amères pour moi que mes premiers malheurs.
Il m'envoie un billet tout trempé de ses larmes :
» La maison, me dit-il, qu'embellissent vos charmes.
» Est devenue un lieu sacré pour votre amant :
» Je ne puis y rester, l'honneur me le défend :
» J'ai demandé congé sans en dire la cause.
Frémissant du danger où je vois qu'il s'expose,
Je vole vers ma mère ; et sa bouche m'apprend
Que le sage Dorval veut partir à l'instant ;
Mais qu'à de tels désirs elle ne peut se rendre.
Cependant au-dessus de l'amour le plus tendre,
Il alloit me quitter : cet effort à mes yeux
Paroisoit trop cruel, pour être vertueux.
Par ton secours j'obtins une courte entrevue,
Où presque sans espoir, mais vivement émue,

4 L'INSTITUTEUR,

Je fis si bien parler mes touchantes douleurs
Qu'il ne put résister au pouvoir de mes pleurs.
Depuis ce jour tu sais que mon ame charmée
Goutte le doux plaisir d'aimer et d'être aimée.
Mais plus je suis heureuse aujourd'hui, plus je crains
Qu'un triste événement ne change mes destins.

MARINETTE.

Cette crainte sied mal à madame Sophie :
Vous n'avez de l'amour que la mélancolie.
Monsieur Dorval a-t-il dédaigné vos avis ?

SOPHIE.

J'en conviens, Marinette, il les a tous suivis.

MARINETTE.

Voyez avec quel soin et sur-tout quelle adresse
Il cache son civisme, ainsi que sa tendresse :
Et comme sur les loix il ne dit jamais rien,
Votre mère le croit un mauvais citoyen.
De votre Curateur il possède l'estime :
Oui, Dygeu rend hommage à sa vertu sublime,
Et se fait un plaisir de prôner ses talens ;
Ainsi rassurez-vous : attendez tout du temps.
Dygeu sur votre mère a beaucoup de puissance ;
Et...

SOPHIE.

Paix. Retirons-nous : avec elle il s'avance.

S C È N E I I.

LA MARQUISE, DYGEU, FRONTIN.

D Y G E U.

V O L E au courrier.

F R O N T I N.

J'en viens ; et depuis ce matin,
Monsieur, j'ai, sans mentir, fait vingt fois ce chemin.
Un bruit sourd se répand dans la ville étonnée,
Qu'il n'arrivera point de toute la journée.
Des citoyens-soldats, groupés près de ces lieux,
Paroissent s'affliger de ce retard.

L A M A R Q U I S E.

Tant mieux.

Obéis : pars, Frontin.

S C È N E I I I.

L A M A R Q U I S E, D Y G E U.

L A M A R Q U I S E.

Mon fils est jeune encore ;
Ses talens et ses jours ne sont qu'à leur aurore :
Et le feu du génie allumé dans son sein,
Nous présage déjà son glorieux destin.

6 L'INSTITUTEUR;

Bientôt dans l'exercice utile et littéraire,
Que vous savez, Dycen, devoir ici se faire,
Il va, par ses succès, prouver à mes amis
Que je dois m'honorer d'avoir un pareil fils.

D Y G E U.

Laissez cet examen, madame la Marquise.
Pensez à vos procès : faut-il qu'on vous le dise ?

L A M A R Q U I S E.

Mon cœur s'enorgueillit que prévenant mes vœux,
Le ciel l'ait enrichi de ses dons précieux.
Il en fera sans doute un honorable usage,
En défendant un jour les nobles qu'on outrage.
Oui, par ton éloquence et ta rare valeur,
De notre ordre opprimé tu seras le vengeur,
Mon cher fils; j'ai du moins cette espérance.
Vous avez bien des droits à ma reconnaissance,
Pour m'avoir procuré ce sage instituteur,
Qui forme avec succès son esprit et son cœur.
Mais sait-il que ce soir, avec cérémonie,
On fera l'examen ? Répondez, je vous prie.

D Y G E U.

Il est instruit de tout, madame ; de tels soins
Vous devroient, ce me semble, occuper un peu moins :
Et je vous avouerai que je reste immobile
De vous voir en ce jour si calme et si tranquille.
Ah ! si pour vos enfans vous avez quelque amour ;
S'il vous est cher, celui qu'on estime à la cour ;
Si leur bonheur, le vôtre intéresse votre ame,
Veillez sur vos procès : sollicitez, madame.

COMÉDIE.

LA MARQUISE.

Vous savez sur ce point quel est mon sentiment.

D Y G E U.

Songez que votre sort pour toujours en dépend.

LA MARQUISE.

Depuis que mon époux au champ de la Victoire
Est mort , en combattant , dans les bras de la Gloire ,
On ne fait rien chez moi sans prendre vos avis ,
Et vous devez savoir si je les ai suivis .
Mais aujourd'hui l'honneur , mon rang et ma naissance
Me défendent d'avoir la même déférence .
Qui ? moi ? solliciter . . . Et quels juges , grands dieux !
Je ne le ferai point : ils sont vils à mes yeux .
Quoi ! de me condamner auroient-ils l'insolence ?
Ma qualité . . .

D Y G E U.

N'a plus de poids dans la balance .

Hélas !

LA MARQUISE.

Mes droits . . .

D Y G E U.

Seront d'absurdes préjugés ;
Vos procès cependant sont près d'être jugés .

8 L'INSTITUTEUR;

S C È N E I V.

LA MARQUISE, DYGEU, FRONTIN, *tout essoufflé*.

LA MARQUISE.

QUELS cris viennent frapper mon oreille attentive !
Peut-être le courrier...

FRONTIN.

C'est lui-même ; il arrive.
Entendez, entendez : il fait claquer son fouet.
(*On entend claquer un fouet derrière le théâtre.*)

LA MARQUISE.

Les gazettes !

FRONTIN.

Il faut qu'on ouvre le paquet.

DYGEU.

Mon vif empressement sur ton zèle se fonde :
Cours, Frontin.

FRONTIN.

Je reviens dans moins d'une seconde.

(*Il sort.*)

S C È N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; SOPHIE, MARINETTE.

M A R I N E T T E.

M A D A M E , le courrier arrive dans l'instant ;
 Je l'ai vu de fort près ; il n'a point l'air content.
 D'un peuple curieux la bruyante cohue ,
 En le questionnant , le suivoit dans la rue.

L A M A R Q U I S E.

Fort bien.

S O P H I E.

Ma mère , enfin nous allons recevoir ,
 Au gré de vos désirs , les gazettes ce soir.

L A M A R Q U I S E.

Une secrète voix dans mon cœur semble dire
 Qu'aujourd'hui nous aurons du plaisir à les lire.

D Y G E U.

Je brûle de savoir ce que nous apprendront
 Carrà , le Moniteur , la Chronique , Avignon... .

L A M A R Q U I S E.

Que j'abhorre , grand dieu ! ces vils folliculaires ,
 Innondant le public d'écrits incendiaires ;
 Qui , sans pudeur , et sourds à la voix du devoir ,
 Menacent de briser le sceptre et l'encensoir.

10 L'INSTITUTEUR,

Ils prétendent changer nos loix et nos usages,
Qu'avoient jusqu'à ce jour admirés tous les âges.
Quel crime, ô ciel ! blâmer d'un front audacieux
Ce qu'ont fait, ce qu'ont dit, ce qu'ont cru nos aïeux !
Aussi le Peuple est-il différent de lui-même.
Mon cœur jusqu'à présent dans une joie extrême
A joui de le voir soumis, respectueux,
Trembler, ou s'honorer d'un regard de nos yeux.
Que les temps sont changés ! qu'ils m'inspirent d'alarmes !
Ce Peuple contre nous ose prendre les armes.
Ah ! que t'avons-nous fait ? appaise ta fureur :
Permets-nous de porter le titre de seigneur,
D'être au moins dans nos bancs encensés à l'église :
Nous payerons l'impôt... Mais que dis-tu, Marquise ?
Dans de nos bles Français tu supposes la peur ?
Non : elle n'a jamais approché de leur cœur.
Leur courage aux combats sait leur donner des ailes :
Ils en ont, ces héros.

MARINETTE, *à part.*

Sur-tout dans les ruelles.

LA MARQUISE.

Ils s'arment ; et bientôt ces guerriers triomphans
Fondront sur ces climats, comme de noirs torrens.
France, réveille-toi, parle par ton génie ;
Qu'inspiré par lui seul, tout le peuple s'écrie :
» Je hais ces vils auteurs, ces esprits exaltés,
» Qui prèchent des erreurs...

SOPHIE, *à part.*

De grandes vérités.

Ces erreurs ne sont pas proprement leur ouvrage,
Puisqu'ils sont les échos de notre Aréopage.

S C È N E V I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FRONTIN, *tout essoufflé.*

F R O N T I N.

L e s gazettes !

D Y G E U.

Apporte : il en est temps enfin.

(*Frontin sort, après avoir remis à Dygeu un paquet.*)

M A R I N E T T E, *à part.*

Elles vont de madame irriter le chagrin.

D Y G E U *lit avec une avide curiosité*
le dessus des adressss.

L'ami du roi, Annales patriotiques, journal de Paris.

Commençons par lire Mercier.

*Paris, le 12 janvier 1790, l'an premier de l'ère de la
liberté française.*

A S S E M B L É E N A T I O N A L E.

Séance du 10 janvier au soir.

» Cette séance étoit spécialement consacrée à la lecture
» des adresses, pétitions et autres objets de ce genre. Parmi
» les diverses adresses, on en a distingué une dont le laco-
» nisme ne fait pas le seul mérite. L'assemblée en a décrété
» l'impression, avec la mention honorable au procès-verbal.

12 L'INSTITUTEUR,

» Nous croyons obliger nos lecteurs en la transcrivant ici
» toute entière.

PÈRES DE LA PATRIE,

Nota. Le secrétaire qui lisoit a observé à l'assemblée que
ces premiers mots étoient écrits en caractères de sang. Et les
tribunes d'applaudir !

LA MARQUISE.

Du sang ! il est donc fou l'auteur de cette adresse.

MARINETTE.

Il n'est pas, à coup sûr, ami de la noblesse.

LA MARQUISE.

Taisez-vous.

DYGÉU *Lit.*

PÈRES DE LA PATRIE,

» En vous envoyant cette lettre, et les mille écus qui
» l'accompagnent, je viens déposer sur l'autel de la pa-
» trie tout ce qui est en moi, hors une chose, mon sang.
» Je le garde dans mes veines pour maintenir la pureté
» de son culte politique, ou pour faire trembler l'hérésie
» même, si elle triomphoit complètement. Dans ce dernier
» cas, Caton seroit mon modèle. J'emporterois dans la tombe
» le doux espoir que mon sang versé susciteroit un jour,
» comme celui de Lucrèce, des Brutus vengeurs. Si, quand
» Rome nefut plus, il fut permis à des Romains de ces-
» ser d'être, ainsi qu'l'assure le grand Jean-Jacques (1);

(1) Nouv. Hél. tom. III, lett. XXIII, contre le Suicide.

C O M É D I E.

13

» les Français auroient sans doute le même privilége, si
» la déclaration des droits, base de la constitution que
» vous allez créer, étoit anéantie par les tyrans couronnés.

L A M A R Q U I S E.

Dieux ! que viens-je d'entendre ? oui, c'est lui... mille écus...
C'est lui ; c'est son enflure, et je n'en doute plus.

D Y G E U.

Quel soupçon tout-à-coup se glisse dans votre ame ?
Que voulez-vous donc dire ? expliquez-vous, madame.

L A M A R Q U I S E.

C'est lui, c'est ce Dorval que vous me vantez tant.

S O P H I E , à part.

Juste ciel !

D Y G E U.

Quelle idée ! écoutez un moment.

Avant que de juger ce qui suit cette adresse. (Il lit.)

» L'auteur, qui a gardé l'anonyme, nous est inconnu.
» Nous pouvons cependant presque assurer que c'est un di-
« gne patriote du département de l'Hérault, puisqu'on a
» remarqué que la lettre avoit été timbrée à Montpellier.

L A M A R Q U I S E.

Timbrée en cette ville !... Auroit-on la hardiesse
De soutenir encor que cet impertinent
N'en seroit pas l'auteur ?

M A R I N E T T E.

C'est possible pourtant.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, Marinette ? oser en ma présence
De cet instituteur embrasser la défense ?

MARINETTE.

Moi, je ne prétends pas, madame, l'excuser :
Mais ma bouche non plus ne sauroit l'accuser.
Car je crois et j'ai cru, dès l'âge le plus tendre,
Que pour juger les gens il falloit les entendre.
Plus le trait qu'on soupçonne, annonce de noirceur,
Plus la raison procède, et juge avec lenteur.
On ne peut trop punir l'auteur de cette adresse :
C'est un tissu d'horreur et de scélérité.
La corde, j'en conviens franchement avec vous,
Seroit, pour ce monsieur, un châtiment trop doux :
Si c'est Dorval, bien loin de prendre sa défense,
Je vous invite, moi, madame, à la vengeance.
Mais avant d'en goûter les douceurs aujourd'hui,
Il faut prouver au moins que l'écrit est de lui :
Vous devez, ce me semble, en être très-certaine,
Avant de l'accabler du poids de votre haine.
Ne précipitez rien ; c'est une extrémité...
Le doute, nous dit-on, mène à la vérité.

LA MARQUISE.

Quoi ! douter de son crime ? Oh ! quelle extravagance !
Tu prétends donc fermer les yeux à l'évidence.
L'auteur, dans ton propos, est bien humilié :
Mais tu n'as satisfait ma rage qu'à moitié.
Dorval est cet auteur ; et ton doute m'offense.
Ne dois-tu pas penser en tant comme je pense ?

La lettre est son ouvrage et le rend criminel :
 Il est de la Noblesse un ennemi mortel ;
 Tout l'annonce et le prouve. Oui , sa philosophie ,
 Qui m'étoit fort suspecte , a produit sa folie ,
 Ainsi , monsieur Dygeu , vous en êtes prié ,
 Que par vous , ce soir même , il soit congédié :
 Que son coupable aspect ne blesse plus ma vue ;
 Je l'ordonne.

S O P H I E , à part. |

Je reste immobile , éperdue :
 Mon courage succombe à ce nouveau revers.
 Dieux ! n'est-ce pas assez des maux que j'ai soufferts.

D Y G E U .

Madame , il est donc vrai , malgré votre parole ,
 Je vous verrai toujours jouer le même rôle ,
 Toujours vouloir agir d'après vos seuls avis.
 Que je suis malheureux d'être de vos amis !
 Je ne sais si Dorval est ou n'est pas blâmable.
 J'incline toutefois à le croire coupable ;
 Ces mille écus , ce timbre , et ce style guindé
 Prouvent que mon soupçon pourroit être fondé.
 Mais ne le jugeons point sur la simple apparence ;
 Il faut que son délit soit constaté d'avance.
 Le doute , dans ce cas , est très-bien de saison ;
 Il honore son zèle , autant que sa raison.

(En montrant Marinette.)

On peut pourtant savoir sans beaucoup de finesse
 Si Dorval est l'auteur de cette folle adresse.
 Je connois sa droiture et sa sincérité :
 Sa bouche ne sait point trahir la vérité.

Ainsi, nous apprendrons de son humeur stoïque,
 Si cet infâme écrit, nommé patriotique,
 Est véritablement de son invention.
 Je l'interrogerai moi-même en ce salon,
 Devant les grands seigneurs qui vont bientôt s'y rendre,
 Pour exercer l'élève, ou plutôt pour l'entendre.
 Sur sa seule répouse il faut qu'il soit jugé,
 Et qu'il ait sur-le-champ sa grace, ou son congé.

LA MARQUISE.

Non, non... Mais croyez-vous que cela réussisse?
 Et que son intérêt...

DYGUE.

Celui de la justice,
 De l'honneur, le fera parler.

SOPHIE.

En attendant,
 Vous pouvez recourir à cet expédient.

LA MARQUISE.

Soit. Mais s'il se parjure, ainsi que je l'espère,
 Je ne veux pas du moins laisser là cette affaire.
 Si c'est un Patriote, il goûtera mon cœur,
 Le plaisir le plus doux à faire son malheur.

SCÈNE VII.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce que je vous apprends vous surprendra sans doute,
Madame.

LA MARQUISE.

Explique-toi.

DYGEEU.

Qu'est-ce? parle; on t'écoute.

FRONTIN.

De monsieur le Marquis l'arrivée en ces lieux.

DYGEEU.

Comment?...

SOPHIE.

Mon cher frère!

FRONTIN.

Oui, je l'ai vu de mes yeux.

LA MARQUISE.

Tu te trompes, Frontin.

FRONTIN.

Il m'a parlé lui-même:

Bientôt il va paroître.

LA MARQUISE.

Ah! ma joie est extrême.

B

D Y G E U.

Quoi donc ? sans nous écrire il a quitté Paris ?
C'est étonnant.

L A M A R Q U I S E.

Allons embrasser mon cher fils.

S C È N E V I I I.

SOPHIE, MARINETTE.

M A R I N E T T E.

J'z m'abuse, ou je crois que madame Sophie
Convient que mon esprit ne l'a pas mal servie ;
Et que dans pareil cas, personne n'eût jamais
Interprété si bien les signes qu'on m'a faits.

S O P H I E.

Grand Dieu ! que devenir ? quel coup ! que dois-je faire ?
Que tenter ?

M A R I N E T T E.

Cependant la chose est assez claire :
Je vois des moyens sûrs pour sortir d'embarras ,
Madame.

S O P H I E.

Des moyens ? moi , je n'en connois pas.

M A R I N E T T E.

Qu'avec facilité l'on croit ce qu'on redoute !
Mais la lettre est sans seing ; vous l'oubliez sans doute :

Peut-être votre amant n'en sera pas l'auteur.

S O P H I E.

Tes soins pour me bercer d'un espoir si flatteur,
 Deviennent superflus, ma chère Marinette :
 C'est par lui, c'est par lui que cette adresse est faite.
 Et quand je n'aurois point de très-fortes raisons,
 Qui viennent à l'appui de mes tristes soupçons,
 N'ai-je pas reconnu le feu de son génie,
 Son ame, qui s'enflamme au nom seul de Patrie ?
 Ce serment, où déjà son cœur s'est engagé,
 De vivre toujours libre, ou de mourir vengé.
 De si beaux sentimens, mon Amant est capable ;
 Et ma mère est fondée à l'en croire coupable.
 Hélas ! dans cet écrit, qui fait mon désespoir,
 Ce que mon esprit voit, tu ne veux pas le voir.

M A R I N E T T E.

Je veux à vos raisons pour un moment souscrire,
 Adopter votre erreur, et mettre tout au pire.
 Madame, supposons que cet écrit fatal,
 Au sénat applaudi, soit de Monsieur Dorval :
 Eh bien, je vous dirai qu'en cette conjoncture,
 Un espoir bien fondé me flatte et me rassure.

S O P H I E.

Que me dis-tu ?

M A R I N E T T E.

Qu'alors je ne crains rien pour vous ;
 Que l'amour conduira Dorval à vos genoux,
 Pour y jurer, rempli d'un brûlante ivresse,
 Qu'il niera, s'il le faut, d'avoir fait cette adresse.

SOPHIE.

J'en doute, Marinette ; il est si vertueux.

MARINETTE.

Il la niera, vous dis-je : il est trop amoureux.
Parlez : on obtient tout, alors qu'e l'on sait plaire.
J'ai vu plus d'une fois cette vertu sévère
Flétrir et se plier au gré de vos souhaits.

SOPHIE.

Allons : il faut le voir.

MARINETTE.

Je réponds du succès.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARINETTE, *seule.*

SANS me croire infaillible au point qu'on l'est à Rome,
Je ne me trompe point : un Sage est toujours homme.
La glace de son cœur (moi, je n'en doute pas)
Fond aux rayons des yeux d'un objet plein d'appas.
Sur le bien, sur le mal quelque soit son système,
Il l'immole aux desirs de la beauté qu'il aime.
Monsieur Dorval en est un exemple nouveau ;
Il doit sur son écrit garder l'*incognito*.
Lui-même l'a promis à madame Sophie ;
Et ce serment n'a pas besoin de garantie.
Lorsqu'entre ses devoirs un cœur est combattu
L'amour parle plus haut que la froide vertu.

SCÈNE II.

SOPHIE, MARINETTE.

MARINETTE.

DOUTEREZ-VOUS encor du pouvoir de vos charmes ?
Je l'avois bien prédit qu'il vous rendroit les armes :

Votre amant à vos pieds vient de jurer enfin...

S O P H I E .

Tout est changé pour moi : connois donc mon destin,
Il est affreux.

M A R I N E T T E .

Comment ?.. mais madame veut rire :

C'est une feinte.

S O P H I E .

Apprends ce qu'on vient de me dire,
Mon Amant , qui sans doute a perdu la raison ,
Va se faire chasser ce soir de la maison :
Et rebelle à l'amour , parjure à sa promesse ,
Il veut devant ma mère avouer cette adresse .
Ce que te dit Sophie est un fait très-constant .
Lis ce fatal billet qu'il m'envoie à l'instant .
Tout en rendant hommage à sa vertu sublime ,
Je prétends le forcer de garder l'anonyme .

M A R I N E T T E .

O ciel ! quel changement étrange à concevoir !
Dorval...

S O P H I E .

Cours le chercher . Je veux ici le voir ,
Lui parler . Quoi ! maman que la lettre transporte ,
Dans une heure au plus tard va le mettre à la porte !
Est-il dans l'univers un sort pareil au mien ,
Marinette ?

M A R I N E T T E .

Il ne faut désespérer de rien ,
Ce n'est qu'un projet .

C O M È D I E.

23

S O P H I E.

Pars.

M A R I N E T T E.

J'ai quelque expérience ;
Et malgré ce billet, je gagerois d'avance
Qu'un seul de vos regards...

S O P H I E.

Obéis promptement :
Va, vole, je n'ai pas à perdre un seul moment.

S C È N E I I .

S O P H I E , D O R V A L .

D O R V A L .

L A C H E ! qu'as-tu promis ?

S O P H I E .

Que mon ame est émue !
Quels noirs pressentimens... Mais il s'offre à ma vue.
Est-il bien vrai, cruel ?... que vous a fait ce cœur
Pour le percer ainsi des traits de la douleur ?
Vous voulez, dites-vous, faisant tête à l'orage,
Avouer que l'adresse est votre propre ouvrage ?
Y pensez-vous, Dorval ?

D O R V A L .

J'ai long-temps médité.

B 4

SOPHIE.

Qui pourriez-vous trahir ?

DORVAL.

L'auguste Vérité.

SOPHIE.

Mais puisque de l'honneur votre ame est tant éprise,
Votre parole au moins...

DORVAL.

Vous me l'avez surprise.

SOPHIE.

Tout s'oppose au projet que vous avez conçu.

DORVAL.

J'en conviens ; mais , de grace , exceptez la vertu.

SOPHIE.

Qui pourroit balancer votre amour pour Sophie ?
D'après tous vos sermens...

DORVAL.

L'amour de la Patrie.

SOPHIE.

Mais Dorval , sans cesser d'être un bon citoyen ,
Vous pouvez suivre aussi votre premier dessein ,
Cacher tout à ma mère , et garder l'anonyme ;
Ce mensonge innocent...

DORVAL.

A mes yeux est un crime.

S O P H I E.

Malgré tous mes efforts, vous voulez donc me fuir.

D O R V A L.

Pour ne l'avoir pas fait, je n'ai plus qu'à rougir.
Oui, madame, le jour, l'heure, le moment même
Où je vous fis l'aveu de ma tendresse extrême,
J'aurois dû malgré vous m'arracher de ces lieux :
Ma place et mon honneur le commandoient tous deux.

S O P H I E.

Par-là vous allez perdre une amante fidèle,
La trahir, et...

D O R V A L.

Je vais me rendre digne d'elle.

S O P H I E.

Vous n'êtes plus Dorval.

D O R V A L.

Mon cœur ne peut changer.

S O P H I E.

Je ne vous connois plus : vous m'êtes étranger.
Depuis long-temps, hélas ! je vous suis étrangère.

D O R V A L.

Moi, qui suis votre amant, votre ami, votre frère,
Moi, dont vous connoissez les secrets sentimens,
Je m'étonne, et ne sais si c'est vous que j'entends.
Ah ! pourriez-vous douter de mon amour sincère ?

Jusqu'au dernier soupir vous m'allez être chère.
Je jure, et ce serment, madame, m'est bien doux,
De ne brûler jamais pour d'autres que pour vous.

SOPHIE.

Seroit-il donc bien vrai que votre cœur soupire ;
Que Sophie a sur vous conservé quelque empire ;
Et que seule elle plaît et peut plaire à vos yeux ?
Quoi ! vous m'aimez encor ?

DORVAL.

Si je vous aime ? O dieux !

SOPHIE.

Ah ! n'écoutez donc plus une vertu sauvage.
Gardez-vous, cher Dorval, d'avouer cet Ouvrage :
Pour vous déterminer, s'il faut qu'à vos genoux...

DORVAL.

Qu'entends-je ? Ah ! chère amante.

(*D'un ton pénétré.*)

SOPHIE.

Eh ! bien ?

DORVAL, *détournant les yeux.*

Retirez-vous.

DORVAL.

Où suis-je ? quel discours !... Moi, que je me retire ?
Il ne vous sied pas mal, Monsieur, de me le dire.
De quel droit, à quel titre, homme présomptueux,
Osez-vous m'ordonner de sortir de ces lieux ?

Quoi ! vous accumulez outrage-sur outrage...
Je ne suis plus à moi , je suis toute à la rage.
Tu peux me mettre au rang de tes fiers ennemis.
Je saurai me venger ; le dessein en est pris ;
C'en est fait : de ce pas je vais trouver ma mère ;
J'ai des pièces en main pour aigrir sa colère.
Oui , je veux te poursuivre , et ne pas te laisser
Sans être parvenue à te faire chasser.
Ensuite on me verra , réparant la foiblesse
D'un cœur , où malgré moi triomphe la tendresse ,
Avaler le poison sans peine et sans effroi ,
Pour me punir d'aimer un monstre comme toi.

(*Elle veut sortir.*)

D O R V A L.

(*à part.*)

Arrêtez , arrêtez. Elle est dans le délire.
Ah ! madame , entendez ce que je veux vous dire.

S O P H I E.

Il n'est plus temps.

D O R V A L.

Non , non : vous ne sortirez pas ,
Qu'allez-vous faire ? O ciel ! où portez-vous vos pas ?

S O P H I E.

Laissez-moi , laissez-moi.

D O R V A L.

Quel projet , ô Sophie !
N'est-il plus de vertu ? n'est-il plus de patrie ?
La Vérité , l'Honneur et la Religion
À vos yeux aujourd'hui ne sont-ils qu'un vain nom ?

Et ce Dieu tout-puissant qui, dans une autre vie,
 Doit couronner le juste et foudroyer l'impie,
 Ce Dieu, que votre bouche imploroit tous les jours,
 Avez-vous oublié qu'il existe toujours ?
 Répondez : et jugez votre propre conduite...
 Mais vous baissez les yeux : votre ame est interdite :
 Vous pleurez... Oui, pleurez d'avoir un seul instant
 Pu soupçonner Dorval d'être un perfide amant ;
 Lui, qui dit tant de fois, adorable Sophie,
 Avoir besoin de vous pour supporter la vie...
 J'espère que bientôt, connaissant votre erreur,
 Vous me rendrez justice en jugeant mieux mon cœur :
 Oui, je l'attends de vous, vertueuse Sophie.

SOPHIE, toute émue

Ah ! qu'ai-je dit ? O ciel ! excuse ma folie.

SCÈNE IV.

SOPHIE, L'ORVAL, MARINETTE.

MARINETTE.

VOTRE frère, madame, ici porte ses pas :
 Il brûle de vous voir, de vous parler.

SOPHIE.

Hélas !

Je pense à mon amant, et non pas à mon frère.
 Amour ! ta voix se fait entendre la première !

S C È N E V.

SOPHIE, LE MARQUIS, DORVAL, MARINETTE.

L E M A R Q U I S.

A h ! mon ami... ma sœur ! *(Il les embrasse.)*

S O P H I E.

Par quel heureux hasard...

D O R V A L.

C'est de la liberté le plus fermé rempart.

L E M A R Q U I S.

Comment vous portez-vous ?

S O P H I E.

Malgré ces temps d'orage,
Nous avons la santé, grâce au ciel, en partage.
Restez-vous dans ces lieux ?

L E M A R Q U I S.

Je n'y suis qu'en passant,
Ma sœur ; je viens de Nîmes, et vais à Montauban.
Des Citoyens, armés du glaive catholique,
Ont déjà signalé la haine fanatique,
Qu'au mépris de nos lois d'habiles imposteurs
Contre les Protestans allument dans leurs cœurs.
C'est la source des maux qui désolent la France,
Je viens pour étouffer ces maux dans leur naissance.

Cette tâche est pour moi difficile à remplir ;
Mais le sénat l'ordonne, et je dois obéir.

D O R V A L.

O honte ! ô de ce siècle opprobre ineffaçable !
Auroit-on jamais cru que chez un Peuple aimable,
Humain, sensible, ami des plaisirs et des arts,
Parut le FANATISME, armé de ses poignards.
Si jadis sous les traits de CHARLÉ⁽¹⁾ et de sa mère
Ce seul monstre innonda de sang la France entière ;
Trions-nous souiller de ces mêmes horreurs,
Dont jusqu'ici l'histoire a fait couler nos pleurs.
Peuple, n'écoute point des fourbes sanguinaires :
Vois dans les Protestans des amis et des frères.
Sous le manteau sacré de la religion,
Tes ennemis, cachant leur noire ambition,
Prétendent de leurs droits rétablir la conquête,
Et sous un joug de fer faire courber ta tête.
Voilà, voilà le but des Prêtres et des Grands.
Mais les Français rendront leurs efforts impuissans ;
Ils ont trop de fierté, d'honneur et de courage
Pour ne pas préférer la mort à l'esclavage.
Cependant pour fonder nos glorieux destins,
J'attends d'autres secours que des secours humains :
J'espère qu'aujourd'hui la sage providence,
Des pièges des méchaus préservera la France.
Si je vois triompher les citoyens pervers,
Je ne crois plus qu'un Dieu veille sur l'Univers.

L E M A R Q U I S.

J'admire ces élans d'une vertu suprême.
Oui, Dorval, notre cause est celle du ciel même :

(1) Charles IX, d'exécrable mémoire.

Il a d'aveuglement frappé nos oppresseurs.
Soyons toujours unis, et nous serons vainqueurs.

S C È N E X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, F R O N T I N.

F R O N T I N.

MADAME, dont l'esprit est plein d'inquiétude,
Demande à vous parler au cabinet d'étude.
L'examen doit se faire à six heures du soir.

(*Dorval sort après avoir salué.*)

Je le plains. Il s'en va pour ne plus nous revoir.
On le chasse.

L E M A R Q U I S.

Sais-tu qu'en parlant de la sorte,
Tu cours risque, faquin, d'être mis à la porte ?

F R O N T I N.

Mais, monsieur...

L E M A R Q U I S.

Insolent !..

F R O N T I N.

Vous ne l'aprouvez pas ?

L E M A R Q U I S.

Outrager mon ami ? crains le poids de mon bras :
Maraud.

FRONTIN.

Eh bien, au nom d'un intérêt si tendre,
Entendez, s'il vous plaît...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien entendre.
Va, fuis loin de mes yeux.

FRONTIN.

Battez, tuez Frontin,
Si vous trouvez ici monsieur Dorval demain.
Je le regrette, moi.

SOPHIE.

Modérez, mon cher frère,
Les aveugles transports d'une injuste colère.
Le fait qu'on vous annonce est possible, je crois :
Il peut être attesté par Marinette et moi.
Ma mère de ces lieux va chasser dans une heure
Monsieur Dorval.

LE MARQUIS.

Frontin, cours : dis-lui qu'il demeure.
Je vais parler pour lui.

(Frontin sort.)

L'ai-je bien entendu ?
Quoi ! l'homme à qui je dois ce que j'ai de vertu,
Seroit ici traité...

SOPHIE.

Mais cela vous étonne ?

MARINETTE.

C O M É D I E.

33

M A R I N E T T E.

Votre mère, Monsieur, ne ménage personne.

S O P H I E.

Je ne dis point cela.

L E M A R Q U I S.

Je vous entendis, ma sœur :

Oui, vous persécutez ce sage instituteur.
 Votre ame est, je le vois, en secret satisfaite
 De cet orage vain, qui gronde sur sa tête.
 Il n'a pas mérité ce honteux traitement,
 J'en suis sûr : et j'en ai sa vertu pour garant.
 Le ciel m'envoie ici pour prendre sa défense :
 Vous garderez alors, j'espère, le silence.

S O P H I E.

Apprenez que j'estime aussi monsieur Dorval,
 Et que Sophie est loin de lui vouloir du mal.

L E M A R Q U I S.

Ces paroles, ma sœur, me transportent de joie :
 Je vous connois trop bien pour que je ne vous croie.
 Mais je voudrois encor qu'un sentiment plus doux
 Vous fit trouver en lui les charmes d'un époux :
 Et je vous unirois à ce Dorval que j'aime.

S O P H I E, avec un dédain simulé.

Qui ? moi ? que sans respect pour mon rang...

L E M A R Q U I S.

Oui, vous-même,

C

Que parlez-vous de rang ? c'est une vieille erreur :
Ce qu'on tient du hasard , pourroit-il faire honneur ?
Les hommes sont égaux : ce n'est point la naissance ,
C'est la seule vertu qui fait leur différence (1).
La qualité n'est rien : de ce vil préjugé ,
Graces à nos Solon , notre siècle est vengé.
En épousant celui que j'estime et que j'aime ,
Oui , vous épouseriez , ma sœur , la vertu même.
Je n'épargnerois rien pour un hymen si beau.
Notre vieil Oncle touche aux portes du tombeau.
Je pourrois de ses biens , dont je suis légataire ,
Vous bien doter : Dorval seroit alors mon frère.
Quoi qu'il en soit enfin de votre amour pour lui ,
Dans un péril si grand , soyons tous son appui.
Allons calmer ma mère injustement aigrie ;
Et sur-tout empêchons qu'on ne le congédie.

SOPHIE.

Je vous suis , mon cher frère : en tout vous obéir
Fut toujous un devoir pour moi doux à remplir.

(1) Mahomet , act. I , sc. IV.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Dorval quitter ces lieux !

SOPHIE.

Nous devons, mon cher frère,
Malgré ses torts, céder au vœu de notre mère.
Tous nos efforts sont vains ; rien ne peut la flétrir :
D'un crime imaginaire elle veut le punir,
Elle veut le chasser s'il a fait cette adresse,

(à part.)

Qui l'honore, et le rend plus cher à ma tendresse,

LE MARQUIS.

Quoique je m'attendisse au discours que j'entends,
Je ne puis qu'admirer de si beaux sentimens.
Car je vois, malgré vous, que votre cœur soupire,
Et qu'il aime Derval sans oser me le dire.

SOPHIE.

S'il étoit vrai ; ce cœur seroit-il criminel ?

C 2

LE MARQUIS.

Non, non... Je prends ici l'engagement formel,
 De vous unir un jour à cet ami paisible,
 Dont l'ame et les vertus vous ont rendue sensible.
 Je promets de former ces aimables liens,
 Sitôt que je serai possesseur des grands biens
 De notre oncle, qui touche au bout de sa carrière.
 Il faut se retirer. Vous savez que ma mère
 Doit, avec ses amis, se rendre en ce salon.
 Elle ne peut tarder.

SOPHIE.

J'en connois la raison.
 On veut en leur présence, avec ignominie,
 Chasser Monsieur Dorval.

LE MARQUIS.

Quelle étrange folie !

SOPHIE.

Sans doute ces amis, tous ci-devant seigneurs,
 De notre aveugle mère approuvant les erreurs,
 Joindront à l'injustice et l'insulte et l'offense.

LE MARQUIS.

Avilir la vertu n'est pas en leur puissance.
 Toujours l'homme de bien, que poursuit le malheur,
 Trouve au fond de son ame un doux consolateur.
 Dorval sera vainqueur de cette rude épreuve :
 Son mâle caractère en est pour moi la preuve.
 Il deviendra plus cher à nos coeurs attendris.
 Que tous ces grands seigneurs vont paroître petits !

C O M É D I E.

37

On vient : sortons. Comment voir une telle scène ?

S O P H I E.

(*à part.*)

Je vous suis. Mes genoux me soutiennent à peine.

S C È N E I I.

LA MARQUISE, LE COMTE DE RÉNTUNE, LE
BARON DE MASCARILLE, DE RINAS,
PLEBSAME, DYGEU.

LA MARQUISE, tenant à la main un
n°. des *Annales patriotiques*.

Eh bien, que dites-vous de notre fanfaron ?
Croyez-vous qu'il jouât le rôle de Caton ;
Et que de ce Romain imitant la folie,
Il voulût tout de bon renoncer à la vie,
Si notre heureux parti devenoit triomphant ?

D E R I N A S.

C'est un jeune insensé.

D E R É N T U N E.

C'est un impertinent.

D E M A S C A R I L L E.

Un drôle.

L A M A R Q U I S E.

Que feroient ces Messieurs à ma place :
Quel seroit leur avis.

DE RÉNTUNE.

Je vote qu'on le chasse.

DE RINAS.

Je pense, n'en déplaise à mon préopinant,
Qu'il faut le dénoncer à notre Parlement.

DE MASCARILLE.

Pour moi, laissant à part la forme et la justice,
Je voudrois qu'on menât ce Dorval au supplice ;
Que ce fou fût pendu, n'étant pas notre appui,
Avec les *factieux* qui pensent comme lui.
Mais crainte qu'un tel coup n'irritât la Commune,
Je me range à l'avis du comte de Réntune.
Et toi, mon cher Plebsame, eh bien, que penses-tu ?
Quel est ton sentiment ?

PLEBSAME.

Je crois à la vertu :
Je l'aime.

DE MASCARILLE, souriant.

Supposons.

PLEBSAME.

J'admire son modèle :
Ainsi que les transports de son civique zèle.
J'estime ce Dorval ; il chérit son pays.
Je ne serai jamais, Messieurs, de votre avis.
Il n'est pas étonnant que mon avis diffère.
Vous savez que je sers la cause populaire.

C O M É D I E.

39

Que je ne suis pas homme à trahir mon serment.
Je serois un ingrat d'en agir autrement.
Je suis peuple moi-même : il m'a donné naissance.
D'ailleurs, ses droits...

D E R É N T U N E.

Je vois un intervalle immense
Entre le peuple et vous.

D E M A S C A R I L L E.

Quand on a tes trésors,
Fût-on né Plébéien, on devient Noble alors.

D E R É N T U N E.

Oui, oui.

D E R I N A S.

C'est juste.

L A M A R Q U I S E.

Ayant un million de rente,
Pourriez-vous approuver cette adresse insolente ?

D E M A S C A R I L L E.

Il rit, Madame, il rit.

P L E B S A M E.

Point du tout, cher ami.

L A M A R Q U I S E.

Quoi ! vous déserteriez notre illustre parti ?

D E R I N A S.

Quoi donc ? tous ces décrets, dont va rougir la France,
De les sanctionner, vous auriez l'imprudence ?

DE RÉNTUNE.

Nous serions tous égaux?

DYGÉU.

Le mot de liberté...

DE MASCARILLE.

Un noble sans vertu seroit sans dignité?

DE RINAS.

Pour le Plébéien seul, les lois ne sont pas faites?
 Et leur glaive vengeur pourroit frapper nos têtes?
 A quoi serviroient l'or ou nos vieux parchemins?

PLEBSAME.

A tous ces changemens, moi, je donne les mains,
 Puisqu'il faut qu'à la fin chacun s'en accommode.

DE MASCARILLE.

Oh ! il dit tout cela pour se mettre à la mode :
 Et je suis assuré qu'il est d'un autre avis.
 C'est un enfant gâté des Amours et des Ris.
 Il n'est point affecté des plus tristes nouvelles :
 Ce ne sont à ses yeux que pures bagatelles.

PLEBSAME.

Mais veux-tu qu'en lisant ces décrets si fameux,
 Plebsame, tout en pleurs, s'arrache les cheveux ?
 Réponds-moi, cher Baron ; oh ! c'est là que tu vises ?
 Je laisse à tes pareils de semblables sottises :
 Je sais me ménager des passe-temps plus doux.
 Pourquoi me chagriner et me mettre en courroux ,

Si tout ce que l'on fait me paroît juste et sage.
 Le peuple veut briser le joug de l'esclavage :
 Prouve qu'il a tort... Mais brisons.

S C È N E I I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; FRONTIN.

F R O N T I N.

S U I V A N T V O S VŒUX,
 Monsieur l'Instituteur va paroître à vos yeux,
 Madame.

L A M A R Q U I S E.

En ce salon, qu'il vienne en diligence :
 Qu'il soit seul. On l'attend avec impatience.
 Vole, Frontin.

S C È N E I V.

LES MÊMES, excepté FRONTIN.

L A M A R Q U I S E.

M E S S I E U R S, je vous ai réunis
 Pour juger des progrès qu'a dû faire mon fils.
 La scène, sans cesser d'être divertissante,
 Va, par cet incident, être un peu différente :
 Car au lieu d'applaudir l'élève de bon cœur,
 Nous allons gourmander son sot Instituteur.

Il verra comme on traite un lâche démocrate,
Lorsqu'il s'est faufilé chez une aristocrate.

DE RÉNTUNE.

D'avance j'applaudis à ce que vous ferez,
Madame la Marquise.

DYGUE.

Et moi...

LA MARQUISE.

Vous vous tairez.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DORVAL.

LA MARQUISE, *en présentant le n°.
des Annales à Dorval.*

LISEZ.

DORVAL, *en rendant le n°., après
y avoir jeté un coup-d'œil.*

(à part.)

J'ai lu, Madame. Ah ! que vais-je lui dire ?

LA MARQUISE.

Ce misérable écrit, qu'un esprit en délire
Dans ses bouillans transports a pu produire au jour ;
Ce monument honteux d'un ridicule amour,
Pour un être idéal qu'on appelle Patrie ;
Cette lettre en un mot sans force et sans génie,

Où l'on blesse les lois et la religion ,
Dans maint et maint journal paroît sous votre nom :
Est-ce bien vous . . .

D Y G E U.

Parlez avec cette franchise ,
Qui vous fait 'estimer et vous caractérise .

D O R V A L .

Pourriez-vous en douter , Monsieur ?

D Y G E U .

Moi ? nullement .

L A M A R Q U I S E .

Dites la vérité : répondez sur le champ .

D Y G E U .

La somme qui , par moi , le premier de l'année ,
Pour votre traitement vous fut aussi donnée . . .

L A M A R Q U I S E .

Elle est de mille écus : hem ! Qu'en avez-vous fait ?

D O R V A L .

J'en ai pu disposer : elle m'appartenloit .

L A M A R Q U I S E .

De ces lâches détours , que je hais la bassesse !
Répondez . Êtes-vous l'auteur de cette adresse . . .

D Y G E U , bas et vite à Dorval .

Vous n'avez rien à craindre ; avouez tout , Monsieur :
Je vous en donne ici ma parole d'honneur .

LA MARQUISE, *continuant.*

Impie, incendiaire, absurde, détestable,
Parlez : sinon je vais vous traiter en coupable,

DORVAL.

En coupable, grand Dieu ! comment ? prouvez-le moi :
Seroit-ce mal d'aimer la Patrie et la Loi ?
Si c'est vous outrager, si c'est vous faire injure
De défendre les droits sacrés de la nature,
Que vient de proclamer un Sénat immortel ;
Apprenez que Dorval est un grand criminel,
Madame, et qu'il se fait même honneur de son crime.
Oui, je suis, moi, l'auteur de la lettre anonyme :
Bien loin de m'en cacher, je le dis hautement.
Elle est l'expression du pur attachement
Qu'à nos nouvelles loix doit tout bon patriote.
Je sais qu'elle est bien foible ; et ce n'est pas ma faute.
Mon esprit, jeune encore, a mal rempli mes vœux ;
Ce qu'il a peint, mon cœur le sent mille fois mieux.

LA MARQUISE.

O ciel ! il est l'auteur, et me le dit en face ?
Je ne m'attendois point à ce comble d'audace.
Si je vous avois cru de pareils sentimens,
Je vous aurois d'ici chassé depuis long-temps.
J'ai donc été trompée : et sous un masque traître,
Vous desserviez les Grands, et le Roi votre maître.

DORVAL.

Madame, pardonnez : vous me jugez bien mal :
Daignez, daignez m'entendre, et connoissez Dorval.

Je vais à votre égard exposer ma conduite :
 Elle ne fut jamais celle d'un hypocrite.
 Je n'ai depuis cinq mois en nulle occasion
 Opposé mon civisme à votre opinion ;
 Et pour plusieurs motifs, dans une lutte vaine,
 Je n'étois point jaloux de vous montrer la mienne.
 Ce silence devint une preuve à vos yeux
 Que mon cœur partageoit vos inciviques vœux :
 Je vis que cette erreur vous étoit même chère.
 J'attendois, pour la vaincre, un moment plus prospère.
 J'aimois à me flatter que l'excès du danger,
 La raison, l'intérêt, tout vous feroit changer.
 Vain espoir ! puissiez-vous jamais ne vous en plaindre.
 Aujourd'hui je m'explique, et je le fais sans feindre.
 Non : je ne connois pas l'infâme lâcheté
 De trahir sans pudeur la sainte vérité,
 Ni de désavouer, par une perfidie,
 Cet amour dévorant que j'ai pour la Patrie.

D Y G E U.

Quelles opinions ! prenez-en désormais
 Plus conformes, Dorval, à vos vrais intérêts.
 Qu'allez-vous devenir, n'ayant point de fortune ?

D O R V A L.

La liberté chérie à mes yeux en est une :
 C'est mon trésor, mon Dieu.

L A M A R Q U I S E.

Chassez de ma maison
 Un tel énergumène, un fourbe.

D E R É N T U N E, à part.

Elle a raison.

PLEBISAME.

(à part.)

Traiter ainsi Monsieur, oh ! Madame ? et sans cause.
Quel caprice !

DORVAL.

Les mots ne font rien à la chose.
Pour moi, je ne me tiens nullement offensé.

DYGÉU.

Alte-là. Vous parlez comme un jeune insensé.
Retirez-vous, sortez : et je m'en vais vous suivre.

(Dorval sort.)

C'est un sot.

DE MASCARILLE.

Il n'a pas beaucoup de savoir-vivre.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, excepté DORVAL ET DYGÉU.

DE RÉNTUNE.

C'est un fier démocrate.

PLEBISAME.

Et le sera toujours.

LA MARQUISE.

Il se trompe, s'il croit qu'on vienne à son secours ;
Et que la nation sensible à sa misère,
Ait soin...;

P L E B S A M E.

C'est-là le trait d'un homme à caractère.

L A M A R Q U I S E.

A-t-il donc oublié le sort de ses parens?

P L E B S A M E.

Mais n'a-t-il pas de biens?

L A M A R Q U I S E.

Il a quelques talens.

P L E B S A M E.

Mépriser les douceurs qui suivent la fortune !
 Ce mépris n'entra pas dans une ame commune.
 (*à part.*) Oui, je l'obligerai, s'il veut y consentir.

D E R I N A S.

Il auroit dû pourtant songer à l'avenir.

S C È N E V I I.

L E S A C T E U R S P R É C É D E N S , D Y G E U.

D Y G E U.

I L va partir, madame. Ah ! que viens-je d'apprendre ?
 Ces juges... je voudrois pouvoir les faire pendre.
 Qui l'auroit jamais cru ?

L A M A R Q U I S E.

Quoi ! donc ?

D Y G E U.

Vos trois procès...

LA MARQUISE.

Eh ! bien ?

D Y G E U.

Vous les avez perdus tous.

LA MARQUISE.

Et les frais ?

D Y G E U.

Perdus avec dépens.

LA MARQUISE.

Seroit-ce bien possible ?

Comment ?

P L E B S A M E.

A ce revers, rendez - vous moins sensible.

LA MARQUISE.

Les districts m'ont jugée... Où sont les Parlemens,
Ces Messieurs envers nous étoient si complaisans.

D E R É N T U N E.

Jamais nous n'avions tort.

DE MASCARILLE, *à part.*

Leur honte fait la nôtre.

P L E B S A M E.

Ils étoient des tyrans.

D E R É N T U N E.

Quelle erreur est la vôtre ?

Ils

COMÉDIE.

42

Ils se sont illustrés, ces ministres des lois,
En opposant leur force aux volontés des rois.
Tous leurs sages décrets font honneur à la France :
Ils ont des droits sacrés à sa reconnaissance.
Ces Messieurs des ingrats un jour se vengeront :
Car ce qu'ils ont été, bientôt ils le seront.
Leur conduite héroïque et le prouve et l'assure :
Ils ont fait à la barre une belle figure.

PLEBSAME, souriant.

Fort belle.

DE RÉNTUNE.

Nos Solon qui ne respectent rien,
Pâlirent à l'aspect de ce corps-citoyen.
Et suivant le rapport d'un journal véridique,
Ces vrais magistrats, forts de leur vertu civique,
Au milieu du sénat avoient un air si grand
Qu'ils sembloient commander même en obéissant.

PLEBSAME.

Si nous croyons encore une feuille obligeante,
Monsieur le Président avoit la voix tremblante,
Quand il lut le décret à ces bons citoyens.
Vous en souvenez-vous ?

DE RÉNTUNE.

Oui, oui, je m'en souviens.

PLEBSAME, à part.

Chez lui l'esprit se sent du délice de l'âme :
Il ne me comprend point.

D

DE RINAS, à part.

Cet opulent Plebsame
 Me semble patriote ; et je doute à présent
 Qu'il se sacrifiât pour notre parlement.
 De tous ces changemens, que quelquefois on vante,
 Nous sommes la cause.

PLEBSAME.

Oui, mais la cause innocente.

DE MASCARILLE.

S'ils avoient deviné, je le crois bien, mordieu,
 Les Etats-généraux n'auroient jamais eu lieu.

PLEBSAME.

Mais quels gestes ! quel air ! quelle sombre tristesse !
 Madame.

LA MARQUISE.

Laissez-moi, Monsieur.

PLEBSAME.

Que je vous laisse !

LA MARQUISE.

Respectez ma douleur.

PLEBSAME.

Je veux la partager.
 Sachez que les revers ne me font point changer.

DYGUE.

Madame perd ses biens et toute sa fortune.

COMÉDIE.

51

TOUS ENSEMBLE.

Tous ses biens !

DE RÉNTUNE.

Employez le comte de Réntune,
S'il peut de votre sort adoucir la rigueur,
Madame : et croyez-moi votre humble serviteur. (*Ils sort.*)

DE MASCARILLE.

Oui, Marquise, je veux que le ciel me confonde,
Si je ne ressens pas votre douleur profonde.
Si contre tout espoir je pouvois vous servir,
Comptez sur moi : je suis obligé de sortir.

DE RINAS.

Que n'avez-vous le don (je le voudrois, Madame)
De lire en ce moment dans le fond de mon ame ;
Vous verriez à quel point un revers si fâcheux
Navre ce cœur, sensible au sort des malheureux.
Je vais faire un complot, ma très-illustre amie,
Favorable au retour de l'aristocratie,
Si le ciel le bénit et remplit mon espoir,
Nous ferons tout casser. Je viendrai vous revoir,
Sitôt que je pourrai vous porter la nouvelle
Que nous avons soumis la nation rébelles.

D 2

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PLEBSAME, DYGEU.

LA MARQUISE.

QUEL coup ! de toutes parts, ô ciel ! tu me punis :
Je n'ai plus de vassaux, et je perds mes amis.

PLEBSAME.

Quand la fortune, ô dieux ! cesse de vous sourire,
Chacun de ces Messieurs vous fuit et se retire ?
Un procédé si bas excite mon courroux.
Grands prétendus, ce trait est bien digne de vous.
Je ne viens pas comme eux d'un air faux et tranquille
Vous témoigner, Madame, une pitié stérile ;
Mais je viens vous prier de disposer des biens,
Que j'ai reçus d'aïeux, comme moi Plébériens.

LA MARQUISE.

Dieux ! quelle grandeur d'ame ! Ah ! que je suis sensible
A vos bontés.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

Mon fils, quel coup affreux, terrible !

COMÉDIE.

Nous sommes ruinés : et de tous mes amis,
C'est le seul qui me reste en l'état où je suis.

PLEBSAME.

Je me charge de tout : et dans votre détresse,
Je veux d'un Plébéien vous prouver la noblesse.
Ouvrez, ouvrez les yeux, il en est encor tems,
Sur l'abîme de maux où vous mènent les grands.

(*Au Marquis.*)

Ne vous affectez point si votre tendre mère...

LE MARQUIS.

Je puis fort aisément arranger cette affaire.
(*d part.*) Profitons de ce coup, à ma mère fatal,
Pour parler en faveur de mon ami Dorval.
Faisons plus ; unissons-le au tendre objet qu'il aime ;
Il brûle pour ma sœur, je le tiens d'elle-même.
(*haut.*) Ma mère, je le sais, a perdu trois procès,
Qui coûteroient bien moins sans les énormes frais
Faits jadis dans les cours soi-disant souveraines.

LA MARQUISE.

Les districts causent seuls ma ruine et mes peines.

LE MARQUIS.

Ah ! ce sont bien plutôt ces odieuses cours.

PLEBSAME.

Bon Dieu ! n'en parlons plus : de semblables retours
Ne peuvent que blesser une ame délicate.

LE MARQUIS.

Je puis tout acquitter ; devenez démocrate.

L'INSTITUTEUR,

LA MARQUISE.

Que je sois rôtière ? Y pensez-vous , mon fils ?

LE MARQUIS.

Mais nos aïeux l'étoient du tems de Saint Louis.
J'en ai des monumens , la preuve ; et c'est foiblesse...

LA MARQUISE.

Quels sont ces monumens ?

LE MARQUIS.

Nos lettres de noblesse (1).

PLEBSAME.

Ecoutez votre fils , madame ; il a raison :
C'est aux Grands de flétrir devant la Nation.
Elle peut , elle doit , seule étant souveraine ,
Briser et rejeter toute odieuse chaîne.
Le citoyen , qui cherche à lui donner des fers ,
Est un monstre : il en faut délivrer l'univers.
Si jusques à ce jour , par une bonté rare ,
Le Sénat a mandé les traîtres à sa barre ;
On va les voir traînés par les mains d'un bourreau
Du haut de leur grandeur au pied de l'échafaud.
Le salut de l'Etat défend qu'on leur pardonne ,
Soit qu'ils portent la croix , la pourpre ou la couronne.

(1) En effet , les lettres de noblesse portent qu'un tel , une telle année , sous un tel roi , a obtenu pour telle action , ou tels services , la noblesse. Donc il n'étoit pas noble auparavant : et par conséquent les lettres mêmes de noblesse sont une preuve , un monument de l'ancienne rôture de celui qui les avoit obtenues.

Libre du joug des Grands, des Prêtres et des Rois,
Que le Peuple Français n'adore que les lois.
Il s'approche déjà le grand jour des vengeances....

L A M A R Q U I S E.

Arrêtez : je frissonne.... O vaines espérances !
Vous m'éclairez, Monsieur ; et je vois à présent
Qu'il faut être un aveugle...

P L E B S A M E.

Ou bien être un méchant,
Pour vouloir déchirer le sein de sa Patrie.

L A M A R Q U I S E.

J'en conviens.

L E M A R Q U I S.

Quel aveu !.. Lisez je vous en prie :
Je viens de recevoir cette lettre.

(*Il remet à la Marquise une lettre qu'il doit avoir à la main.*)

L A M A R Q U I S E.

Il n'est plus,
Votre oncle ?

L E M A R Q U I S.

Il m'a légué douze cents mille écus.
Je destine aux procès les trois quarts de la somme ;
Le reste est pour unir Sophie avec un homme
Dont le rare mérite...

L A M A R Q U I S E.

Avec qui, mon cher fils ?

P E E B S A M E.

L'époux qu'en ce moment va nommer le Marquis,
 En faisant le bonheur de votre auguste fille,
 Ne pourra , j'en suis sûr , qu'honorer la famille.

L A M A R Q U I S E.

Monsieur Plebsame , eh bien , je m'en remets à vous ;
 Vous fixerez mon choix : nommez donc cet époux.

(*Au Marquis.*)

L E M A R Q U I S.

C'est mon ami Dorval.

L A M A R Q U I S E.

Quoi ! mon fils...

L E M A R Q U I S.

Oui , lui-même.

C'est un prix que je dois à sa vertu suprême.
 Et je pense qu'il va nous faire une faveur ,
 S'il accepte mon offre et la main de ma sœur.
 Maintenant qu'on est sourd aux cris de la cabale ,
 Du mérite modeste insolente rivale ,
 Je vais voir mon ami , qui gagne tous les cœurs ,
 Elevé par le peuple au faîte des grandeurs.

P L E B S A M E.

J'en fais le plus grand cas : dans le tems où nous sommes ,
 Les talens , les vertus sont tout aux yeux des hommes .
 Je joins mes vœux , Madame , à ceux de votre fils.

L E M A R Q U I S , à *Dygeu.*

Vous serez , à coup sûr , Monsieur , de notre avis.

COMÉDIE

57

D Y G E U , *d'un ton sérieux.*

J'aprouve cet hymen, s'il plaît à tout le monde.

L E M A R Q U I S.

Leur ardeur mutuelle, au reste, est sans seconde.

L A - M A R Q U I S E.

Vous l'apprévez donc tous : j'y souscris sans regret.
D'ailleurs Monsieur Dorval...

P Y G E U.

Mais l'écrit qu'il a fait

L'a chassé sans retour.

L A M A R Q U I S E.

Vite, qu'on le rappelle.

L E M A R Q U I S.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SOPHIE, MARINETTE.

SOPHIE.

Nous avons tout perdu : quel malheur accablant !

LE MARQUIS, *à Marinette, à part.*Cours : dis à mon ami de venir à l'instant ;
Que je l'en prie. *(Marinette sort.)*

SOPHIE.

O dieux !

LA MARQUISE.

Notre perte est légère,

Ma fille.

SOPHIE.

Vous voulez, ma respectable mère,
Adoucir mes douleurs dans ce moment fatal.

LA MARQUISE.

Mais ne plaignez-vous pas un peu Monsieur Dorval ?
Répondez-moi.

SOPHIE.

Qu'entends-je ? Ah ! vous m'avez trahie
Frère barbare. Eh bien, connoissez donc Sophe.
(Elle tombe aux genoux de la Marquise.)

J'ai voulu mille fois vous déclarer mes feux ;
 La pudeur m'empêcha de faire ces aveux :
 Mais je vous dirai tout en ce moment terrible.
 Aimer est un besoin pour mon ame sensible :
 Et Dorval est l'objet de mes tendres amours.
 Mon cœur à ce Dorval s'est donné pour toujours.
 Le triste éloignement d'une tête si chère
 M'affecte beaucoup plus que la ruine entière
 Qu'entraînent les procès que vous avez perdus.
 Il a sacrifié l'amour à ses vertus,
 Lorsqu'il a délaissé son amante chérie.
 Il meurt sans moi, sans lui je déteste la vie.
 Punissez maintenant.....

L E M A R Q U I S.

Ma sœur, rassurez-vous :
 Avant la fin du jour, il sera votre époux.

L A M A R Q U I S E.

Oui, votre époux.

P L E B S A M E.

L'hymen du Marquis est l'ouvrage :
 Il vient de recevoir un très-riche héritage.

S O P H I E.

Eh quoi ? Seroit-ce un songe ?.. Ah ! mon frère, comment
 M'acquitter envers vous ?

P L E B S A M E.

Mais voici votre amant.

SCÈNE XI et dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DORVAL,
MARINETTE.

LE MARQUIS.

[A VANCEZ, mon ami, digne amant de Sophie.
Abjurant les erreurs de l'aristocratie,
Ma mère veut qu'enfin pour prix de vos vertus,
L'hymen serre les noeuds que l'amour a tissus.

DORVAL.

O ciel !

LA MARQUISE.

Monsieur Dorval, c'est moi qui vous en prie,
Oubliez le passé, par amour pour Sophie.
Mon esprit, je le vois, étoit jusqu'à présent
Plongé dans un affreux et triste aveuglement.
Mais enfin ma raison s'agrandit et s'éclaire :
Vous pouvez en juger par ce que je vais faire.
Je vous offre ma fille ; et soyez son époux :
C'est mon plus grand désir.

DORVAL.

Et mon vœu le plus doux.

LA MARQUISE.

Que ce jour soit un jour de fête et d'allégresse :
Couronnons la vertu, couronnons la tendresse.

COMÉDIE.

61

Puissent tous mes pareils, abjurant leurs erreurs,
Adopter, comme moi, nos lois avec nos mœurs.
C'est leur meilleur parti.

PLEBIAINE.

Du moins n'est-il pas sage
De vouloir par orgueil faire tête à l'orage.
Malgré tous leurs efforts, devant la NATION,
Nous les verrons baisser humblement pavillon.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

B O U Q U E T

A L A C I T O Y E N N E ***

Le jour de sa Fête.

VOTRE patronne vit le jour
 A Nazareth , ville de Galilée :
 Ce fut là que le tendre amour ,
 Sous les traits d'un Archange aimable et fait au tour ,
 Ourdit la belle destinée
 Qui devoit la conduire au céleste séjour .
 Entre elle et vous , on peut , je pense ,
 Trouver beaucoup de ressemblance .
 Gabriel à Marie , en langage mielleux ,
 Iusinua son amoureuse flamme :
 Un Gabriel pénétra dans votre ame ,
 Et vous le rendites heureux .
 Entre Marie et vous , égale complaisance ,
 Même cœur , même bienfaisance ;
 Vous avez son esprit et ses divins appas ;
 Mère , elle resta vierge , et vous ne l'êtes pas ,
 Et c'est entre vous deux la seule différence .
 Comme elle , vous avez l'hommage des mortels ;
 La mirrhe avec l'encens fume sur vos autels :
 Vous avez une égale gloire ;
 Et dans le temple de mémoire ,
 Vos vertus vous mettront au rang des immortels .

N'allez pas imiter en tout votre patronne ;
A ceux qui demandent l'aumône ,
Elle promet le royaume des cieux ,
Et cela n'enrichit personne.
Continuez à faire des heureux
En suivant les élans d'un cœur patriotique :
C'est en faisant le bien qu'on imite les dieux ,
Et qu'on peut mériter la couronne civique.

F I N.



